

XYZ. La revue de la nouvelle

Femme de plumard

Rachelle Renaud



Numéro 40, hiver 1994

Alcôve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, R. (1994). Femme de plumard. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 19–21.

FEMME DE PLUMARD

RACHELLE RENAUD

Je pourrais mentir. Dire que mon lit, c'est une page blanche qui m'attend comme le matin.

La vérité, je vis une rupture. Afin de passer à travers, il faut en tous lieux veiller aux détails. Ne pas se laisser aller. Sur le frigo, aucun billet doux pour prolonger la douleur, la douceur. Non, je ne fais plus semblant. Le siège dans la salle de bains baissé à tout jamais. Le siège baissé, baissé, plus de baise ni en ville ni ailleurs. En tout cas, si je compte sauver les meubles, dont celui qui fut le témoin privilégié de ma folie amoureuse, je ne peux plus me permettre de telles fantaisies. Dans mon lit, rien que des draps inodores, des carnets vierges et des bouquins aux pages sages. Mon dicton : « Dans un nid, on lit, on écrit, on réfléchit. »

Un ciel blafard ou bleu, n'importe, le dimanche matin, je lis. Au lit. Je m'installe, je m'entoure de journaux. Avec *Le Monde des livres* du vendredi, le beau gros *Devoir* de fin de semaine, ainsi que *La Presse* du samedi et du dimanche, j'en ai pour des heures. J'en fais un tas. Et alors, j'en fais le tri. Je sépare le blé du chardon, car ce que je lis au lit, c'est surtout ce qui porte sur la littérature. Je rapaille les feuilles élues pour en faire un nid céleste, je m'*abrie* de mots. Comme d'une peau d'amant.

Tout d'abord, j'ouvre *Le Monde des livres*. Comme si j'ouvrais les jambes. Je m'apprête à me mettre, lentement, lentement, en appétit. À me faire séduire par le velours des mots.

Ce matin, comme d'habitude, l'éblouissement. Ma lecture boulimique du *Monde* terminée, je reprends mon souffle, savoure longuement, lascivement, ma cigarette dite post-coïtale. Un temps. Je m'étire, sirote un café noir. Je m'humecte les lèvres du bout de la langue. Je me replonge.

Vlan, je tombe sur une photo qui me met dans tous mes états. Pas rigolo, la photo. Pas rigolo du tout. Je crie: « Mais qu'est-ce que c'est que ça? Mais, c'est de la folie! Comment aurait-elle pu poser comme ça? » C'est bel et bien elle. « La jeune auteure montréalaise », c'est beau ça, on la dit jeune, elle a le même âge que moi, tout n'est pas perdu, « qui jouit d'un succès fulgurant dans le milieu littéraire, ne cesse de nous épater de sa verve et de son ironie ». C'est elle. Celle dont les paroles me hantent, me chantent leur horreur à toute heure du jour. Et de la nuit. J'essaie de me remettre du choc initial du cliché qui n'en est pas un. On annonce la parution de son nouveau livre qui serait « encore plus incendiaire que les précédents ». Comme si c'était possible.

•

Au fond, cette auteure, je la connais très peu. Un bain froid, on ne plonge pas dedans. Une couronne d'épines, on ne se l'enforce pas dans le cuir chevelu. Je n'ai lu d'elle que quelques bribes citées dans des comptes rendus. Mais les mots d'une telle plume, disons que ça laisse des traces. « Je suis saine, mais non sauve. Ne me prenez surtout pas pour une sainte. Ni pour Notre-Dame des Sept Douleurs. J'ai le don de poignarder le matin dès qu'il se pointe, souriant et radieux, à l'entrée. » « Ce qui tue, c'est l'espoir, quoiqu'il soit gros comme l'ongle du petit doigt. Tous les matins, je l'étouffe, je l'étrangle de mes deux mains. Là, je respire à mon aise. Après le râle, la rafale. » Pour ma part, je dirais qu'elle a plutôt le don des débuts. Des débuts qui sont de petites fins du monde.

Et voilà, la mignonne pose en plein plumard! Elle baisse les yeux, affiche une pudeur des plus pures. Tout pour dérouter, pour attirer vers elle sa prochaine victime, oui, c'est ça, rapprochez-vous. Au dernier moment, elle sort ses griffes de chatte pour infliger gentiment une petite égratignure de rien du tout. Une fine fissure à la peau, oh! la fille a de la finesse. Et la blessure microscopique, immanquablement, se contaminera. Et mort s'ensuivra. Et amant regrettera.

Chapeau, le décor de la mise en scène est tout à fait réussi. On se croirait dans la cellule d'une Vestale. Au fond, une série de reproductions de Madones ; au beau milieu, la tête de la Vénus de Botticelli. Celle-ci détourne le regard comme il se doit, mais détail, au mur, à ne pas manquer : les légers tissus indiens qui traînent comme un regret. La fille a du métier. Mine de rien, elle roule des yeux, minaude tout bas, comme à contre-cœur, ses quatre vérités : elle se dit « fragilissime et friande de sublime ». On croirait qu'elle rougit comme une couventine, qu'elle a les joues en feu. Elle se décrit comme étant « une rêveuse, une peureuse, encline à la déprime ».

Comme moi, elle a tous les vices. Elle boit, elle fume, elle est caféique, mais végétarienne. Elle s'obstine à croire éperdument au bonheur. Sauf que moi, alitée, incapable de guérir, je ne fais que lire et réfléchir. Tandis qu'elle, elle écrit. Du fiel à bout de ciel.

XYZ